

Anne-Catherine Menétréy-Savary
Octobre 2016

Les criminels sont-ils des monstres?

Dans un livre paru en 2016, le philosophe, écrivain et conseiller pénitentiaire français Tony Ferri s'interroge notamment sur le profil des grands criminels dans notre société soumise à « l'hypersurveillance ». Il en conclut que le monstre n'est pas toujours celui qu'on croit et que les grands criminels sont parfois « des gens extrêmement ordinaires ». Extraits d'une interview parue dans *Le Courrier* en août 2016.

Dans son livre "Emprisonner et surveiller" ¹, Tony Ferri s'interroge sur les monstres dans la mythologie, dans l'histoire et dans notre société. Mais c'est en tant que conseiller pénitentiaire qu'il répond aux questions de Cécile Dalla Torre sur sa vision des "monstres-criminels" dans le monde de la prison.

"Ce sont des gens extrêmement ordinaires. Et c'est tout le paradoxe. Pour plagier Nietzsche, je dirais qu'ils sont "humains, trop humains". Il y a là un renversement avec la vision du monstre, qui a eu longtemps à voir avec le sacré. Ce criminel d'aujourd'hui est plus proche de l'animalité, à l'extrême inverse du sacré. Mais ce que l'on peut dire, c'est qu'il existe un certain nombre de liens qui signent paradoxalement l'apparement du délinquant au non-délinquant et vice versa. Les lignes de démarcation sont poreuses et instables. Le monstre n'est pas non plus toujours celui qu'on croit. Au point même que l'on peut rencontrer en prison des condamnés sensibles, altruistes ou respectueux, tandis qu'on peut avoir le sentiment que le contraire de ce que le XVIIème siècle appelait "l'honnête homme" remplit le quotidien des rues et des villes et s'illustre par et dans le sphère du pouvoir."

Tony Ferri dénonce aussi l'hypersurveillance, qu'il qualifie de "monstruosité d'Etat", qui prévaut dans nos sociétés sous couvert de lutte anti-terroriste.

"On peut s'interroger sur les raisons de l'évolution vers une forme de surveillance généralisée et continue, que je désigne comme le processus lancinant, insidieux dans lequel la société tout entière d'aujourd'hui se trouve placée, de manière croissante et presque imperceptible. Intronisée pénalement par le pouvoir sous différents motifs, à l'instar de l'invention du personnage du procureur au Moyen Age, l'hypersurveillance se complaît à se justifier par la criminalité, la dangerosité, la menace imminente, le terrorisme. Si elle élargit son contrôle à l'ensemble de la population et exerce progressivement une surveillance de masse, il lui est plus aisé de capturer dans les mailles de ses filets des personnes inoffensives que des individus dangereux."

"Face à l'atrocité des actes terroristes, il est évident que l'hypersurveillance se renforce, que l'esprit de police se propage, que les atteintes aux droits et à la dignité se banalisent. Car ce qui intéresse au premier chef et depuis le début l'hypersurveillance, c'est moins ce que fait un individu que ce qu'il est, moins ce qu'il a fait que ce qu'il est susceptible de faire. Autrement dit, c'est moins ses actes que sa nature. Par là est réinvestie la théorie du criminel-né, héritée de l'école positiviste italienne, selon

¹ Tony Ferri: « Emprisonner et surveiller. Vers la normalisation du placement sous surveillance électronique »; Ed. Bréal, 2016; Interviewé par Cécile Dalla Torre; *Le Courrier*, 05.08.16

laquelle un individu ne devient pas criminel sous l'effet des circonstances et des rencontres, mais l'est de naissance".

Si cette théorie semble atteindre ses limites, sa réactivation n'en est pas moins "monstrueuse et dangereuse".

"Loin de garantir une problématisation et une compréhension du fait criminel en vue d'oeuvrer à son enrayement authentique, elle paralyse la réflexion, interdit les remises en cause, ânonne en confondant l'opinion avec l'expression de la vérité, donne un blanc-seing au pouvoir qui se nourrit de la stigmatisation du délinquant, de l'étranger, du musulman, et consacre en retour l'action de l'hypersurveillance".

ACMS / oct. 2016